

GÉRALDINE JAQUIER

NOS CHEMINS DE VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-710-0

Dépôt légal : juillet 2023

À Singha, mon étoile filante...

1

Je fus réveillée par les rais du soleil qui commençaient à pénétrer ma chambre à coucher.

Il était à peine 7 heures. J'étais emplie d'une incroyable énergie que je n'avais pas ressentie depuis longtemps. Je m'éti-
rai tout en me disant que cette journée allait être magnifique, c'était sûr, il ne pouvait en être autrement, c'était notre anniversaire de famille.

Je filai directement sous la douche dans l'espoir de faire durer un peu plus cet état entre veille et éveil, dans lequel j'aimais tant me sentir. Je dirigeai le jet d'eau contre ma nuque et comme chaque année, je replongeai dans mes souvenirs de ce jour de mai, six ans plus tôt...

*

Ce jour-là, je revenais de ma pause et j'avais vu un appel manqué sur mon téléphone. Ce numéro n'était pas enregistré dans mes contacts, mais je connaissais parfaitement cet indicatif. J'avais alors décidé d'appeler John, mon mari, pour savoir si lui aussi avait reçu un appel, pour savoir si enfin, c'était le grand jour :

— Salut chéri, tu as eu des nouvelles de madame Lemaitre ?

— Salut amour, oui, elle m'a téléphoné après avoir essayé de te joindre en vain. On a un nouveau document à signer.

— Comment ça on a un nouveau document à signer ? On n'en a pas déjà suffisamment signé ?! Elle sait combien son appel est important et ce qu'il représente pour nous, alors pourquoi elle nous appelle pour tout et rien ?

— Je ne sais pas...

— Tout ça me rend folle !

— Marie, calme-toi, s'il te plaît, on en reparle ce soir.

— Me calmer ? C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Me calmer ! Et puis tu veux reparler de quoi ce soir ? Il n'y a rien à dire. J'ai du travail, je te laisse.

— Ne sois pas si fâchée, ça va aller, je te promets, bi...

J'avais raccroché avant que John ne finisse sa phrase.

Encore une déception. Une de plus, une de trop.

Ma journée de travail terminée, c'était complètement épuisée que j'avais repris la direction de chez moi, lasse de l'enchaînement des réunions et de cet ascenseur émotionnel dans lequel je montais et surtout descendais si souvent.

John était déjà rentré chez nous. Il était dans le corridor à l'entrée et semblait m'attendre.

— Salut chéri, je te préviens je suis encore fâchée par cet appel. Il ne faut pas qu'elle nous téléphone, elle le sait, qu'elle nous envoie des e-mails comme tout le monde et puis c'est tout ! Elle porte bien son nom celle-ci, *Lemaitre*, Lemaitre de la stupidité oui ! criai-je.

— Ne crie pas comme ça, allez viens, entre.

— Je crois que tu ne te rends pas compte, chaque jour, c'est de plus en plus difficile. Je suis à bout John, tu comprends ça ? Je suis à bout ! Je veux arrêter cette procédure.

— Marie je t'en prie, ne dis pas ça. Suis-moi, s'il te plaît !

Devant mon immobilisme, John m'avait saisi la main et m'avait entraînée dans la cuisine.

J'étais restée sans voix devant ce que je découvrais : une rose rouge, une bouteille de champagne et une peluche blanche et bleue étaient posées sur la table.

J'avais regardé John pour qu'il me confirme ce que j'étais en train de comprendre.

Je m'étais tenue à une chaise pour ne pas m'effondrer, car, en le voyant sourire et pleurer en même temps, j'avais compris que cet appel était bien celui que nous avions tant attendu, celui qui faisait de nous des parents, puisqu'un petit garçon nous attendait en Thaïlande.

*

Je sortis de la douche complètement revivifiée et réveillée. Je pris grand soin à crémér chaque partie de mon corps. Je me regardai dans le miroir.

Mon corps reflétait mes quarante-cinq ans. Il devenait de moins en moins ferme, mes jambes étaient marquées par des vaisseaux sanguins éclatés et mon visage arborait des taches de vieillesse.

Quelle expression ! me dis-je, tout en me demandant pourquoi on ne les appelait pas des taches de vie...

J'enfilai les habits que j'avais préparés la veille : un short en jean bleu foncé et un top noir à larges bretelles. Une tenue simple, confortable et intemporelle.

Je remontai mes longs cheveux noirs en chignon et retouchai ma frange courte et épaisse pour donner un coup de peps à mon visage sur lequel j'appliquai un sérum et une crème IP 50. *Taches de vieillesse obligeant !* pensai-je en riant.

Je maquillai mes yeux d'un large trait d'eye-liner noir et d'un mascara extra super volume pour lequel il me fallait bientôt deux mains pour le tenir tellement il était large.

*

Je quittai la salle de bains et empruntai les escaliers qui menaient à l'étage inférieur.

Au passage, j'observai mes deux chats étendus de tout leur long, je pensai alors qu'ils avaient dû chasser toute la nuit. J'en eus la confirmation quand je posai mon pied gauche sur le tapis de la cuisine et qu'un estomac de souris vint se coller dessous.

Je commençai à préparer le petit-déjeuner pour mon fils, Kim, et moi. John était déjà parti depuis plus d'une heure. Comme chaque matin, je me pressai un citron frais que je diluai dans de l'eau tiède, j'enclenchai la bouilloire pour mon thé et servis un jus de fruits pour Kim. Je beurrâi nos tartines. Je lui répétais souvent que des tartines préparées avec amour tenaient mieux au ventre.

J'aimais que tout soit prêt quand il se levait. Je voulais que tout soit parfait pour mon fils. Toujours.

Les vacances d'été avaient débuté pour Kim depuis quelques jours, mais ce jour-là, pas de grasse matinée au programme, il devait se lever tôt, car une journée *découverte des chevaliers* l'attendait.

Quand tout fut prêt, j'allai le réveiller. Je rentrai dans sa chambre encore obscure en mode festif. J'enclenchai la chanson *Happy Birthday* de Stevie Wonder sur mon téléphone pour lui rappeler que c'était *notre* jour. Il ouvrit les yeux, grogna et replongea la tête sous la couette. Ce fut un grand bide pour moi alors je quittai la pièce.

Après quelques minutes, il me rejoignit enfin à table, les yeux encore semi collés, et non sans peine, il réussit à caler un bout de tresse dans sa bouche.

Trente minutes plus tard, le voilà prêt à partir. Je saluai d'un large sourire le papa de son ami qui venait d'arriver pour déposer les enfants à leur activité. Un brin amusée, je déposai un immense baiser sur la joue de Kim, je savais que la journée allait être longue pour lui, il n'était tellement pas du matin. Il n'était d'ailleurs pas du soir non plus, car même s'il allait fêter ses onze ans, il lui fallait encore onze heures de sommeil quotidiennes. Parfois, je lui demandais comment il faisait pour dormir autant, et il me répondait toujours, très sérieusement, que c'était pour son équilibre.

*

De retour à la cuisine, je pus observer que mes deux chats n'avaient que peu bougé.

« Ouah ! Toute cette énergie que chacun dégage dans cette maison me touche tellement », leur dis-je amusée.

Un grognement plus tard, ils étaient partis chacun de leur côté, se réfugier dans un endroit plus calme.

Je débarrassai la table en écoutant la radio. La météo annonça qu'il allait faire beau et chaud. Je l'avais déjà compris, le ciel était limpide et le soleil déjà généreux. Je savais que l'horoscope allait suivre. J'attendis impatiemment mon signe, car j'adorais savoir ce que la journée allait, soi-disant, me réserver et je fus très intriguée quand j'entendis : « Votre créativité est au top, un projet, une idée pourrait voir le jour... ».

Avant de m'activer dans tous les sens comme je le faisais si bien et si souvent, je décidai de faire un petit coucou à ma mère, Suzy. Elle adorait mes appels, car même si elle était habituée à vivre seule et était bien occupée, le temps lui paraissait parfois long. Je savais qu'elle était chez elle ce matin-là, je connaissais parfaitement ses habitudes et ses jours de sortie, c'était facile, c'était toujours les mêmes ! Ma mère avait un planning de jeune retraitée, parfaitement millimétré. Elle me disait que son petit train de vie la rassurait et qu'elle avait peur des changements. C'était une belle femme au corps svelte et aux cheveux flamboyants. Elle plaisait aux hommes, mais depuis que mon père était décédé alors qu'elle était enceinte de moi, elle ne leur avait jamais donné une place. C'était sans doute pour ça que nous avions un lien si fort toutes les deux.

Je pris mon téléphone et après quelques sonneries elle me répondit :

— Salut ma fille !

— Coucou maman, comment vas-tu ?

— Ça ne va pas trop mal et toi ? J'ai pensé à vous en me levant. Je sais que c'est un jour spécial pour vous trois.

Ma mère avait cette capacité de se souvenir de chaque anniversaire sans avoir de rappel sur son téléphone. De toute façon, elle ne savait pas en mettre !

— Ça va très bien merci, c'est normal on fête le plus beau jour de notre vie, notre rencontre avec Kim, c'est bizarre de parler de rencontre pour son enfant, non ?

— Tu sais, un accouchement est aussi une rencontre.

— C'est vrai, tu as raison... Et que fais-tu de beau ce matin ?

— Oh, rien de très réjouissant. Je me préparais, je suis encore d'enterrement ce matin. Le cousin de Marcel est décédé. Je pense qu'il ne s'est jamais vraiment remis du décès de sa femme. Il vivait depuis quelques mois dans une résidence pour personnes âgées, et il a pris une maladie dont j'ai oublié le nom. Il a beaucoup souffert.

— Le pauvre.

— Oh oui, tu sais dans ces maisons les visites se font rares. Il se sentait seul, je suis sûre qu'il s'est laissé mourir...

Merci maman de plomber l'ambiance.

— La cérémonie a lieu à l'église Saint-Pierre, je ne vais pas tarder à partir, car c'est jour de marché aujourd'hui, je crains de ne pas trouver de place de parking.

Elle avait un débit de paroles impressionnant et je devais avouer que j'en étais la fière héritière. J'adorais ça. Nous pouvions parler pendant des heures, de tout et de rien. Surtout de rien d'ailleurs, car nous n'abordions jamais les questions profondes et existentielles de la vie.

— Alors je te laisse finir de te préparer.

— Merci. Profitez bien de votre journée et de votre petite soirée, je suis sûre que comme d'habitude, tu as prévu plein de bonnes choses.

— Oui, je suis seule toute la journée. John travaille et Kim est parti jouer aux apprentis chevaliers avec un copain. Je vais pouvoir préparer un bon et copieux apéritif dînatoire, et grâce

aux températures exceptionnellement élevées, on pourra s'installer sur la terrasse. C'est extra !

— Super ! Je vous embrasse fort tous les trois, et dis à mon petit-fils que sa mamie est fière de l'avoir.

— Merci je lui dirai, bisous à toi aussi et salutations à Marcel et à sa famille.

— Merci ma chérie, je vous aime.

Ces derniers mots me touchèrent profondément et augmentèrent la charge émotionnelle de ce jour. Témoigner son amour à son enfant ou petit-enfant relevait du défi pour ma mère. De par sa génération et son éducation, elle n'avait pas été habituée à le faire. Elle avait appris à le faire, avec le temps, avec nous trois.

*

Après avoir raccroché, je commençai à lister ce que j'avais à préparer. Je faisais toujours ça, car pour moi c'était le meilleur moyen d'être le plus efficace : melon et menthe, tomates, mozzarella, avocat et basilic, salade de nouilles avec coriandre, poivrons, carottes et oignons, tempura de légumes, guacamole et chips, charcuterie et viande séchée, plateau de fromages et cupcakes choco-coco pour le dessert. Un repas aussi multiculturel que notre famille.

Le téléphone sonna et la photo de Rose s'afficha. Elle était devenue mon amie si précieuse et si fidèle.

— Salut ma fleur.

— Salut ma bichette.

— Comment vas-tu, tu n'es pas au job ?

— Je vais très bien merci et bien sûr que je suis au travail, mais te souviens-tu que dans notre monde moderne nous avons droit à ce que l'on appelle des pauses ?

Nous rîmes de vive voix.

— Tu sais que je ne pourrais plus vivre sans ton humour ?

— Je sais, je sais. Je t'appelais pour vous souhaiter un magnifique anniversaire de famille.

— Oh mais en plus d'être drôle tu es un amour, n'est-ce pas ?

— Il paraît, dit-elle en riant.

— Je te remercie de te souvenir de cette date qui, en fait, n'apparaît nulle part...

— Elle apparaît chaque année dans la mémoire de mon cœur... Tu sais combien cela a été un moment fort aussi pour moi, j'ai vécu ce moment de bonheur à travers toi et depuis, nous sommes devenues amies.

— Merci d'être là, dis-je d'une voix enrouée.

— Ah, je l'ai eu, la petite larme de mon émotive préférée !

— Pour le coup, ce n'était pas difficile, aucune gloire à toi !

Nos rires éclatèrent une fois encore de façon parfaitement synchronisée.

— J'ai droit à une pause, mais ce n'est pas en mode illimité. Je vous embrasse fort tous les trois et j'espère vous voir tout vite.

— Et si on allait essayer ce nouveau restaurant au bord du lac vendredi soir ?

— Quelle magnifique idée !

— Tu n'as qu'à venir à la maison avec Léo à 18 heures, ça nous laissera un petit moment tous ensemble avant que l'on parte toutes les deux. Je suis sûre qu'ils seront ravis de passer une soirée entre hommes et nous, on pourra papoter tranquillement au restaurant.

— Super programme, merci ma bichette à vendredi.

— Je me réjouis, à vendredi ma fleur.

Rose travaillait toujours dans l'entreprise dans laquelle nous nous étions rencontrées, Léo aussi d'ailleurs.

Nous avons mis du temps à devenir amies et c'était sans aucun doute l'arrivée de Kim qui avait transformé notre relation professionnelle en cette amitié sans faille.

L'évocation de cet emploi me plongeait à nouveau dans mes souvenirs, et particulièrement, celui du moment où j'avais annoncé à ma cheffe et mes collègues la magnifique nouvelle que je venais d'apprendre...

2

Ce jour-là, j'étais arrivée à 7 heures tapantes. Bien sûr je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, mais pour une fois cela ne me dérangeait pas du tout. J'étais en pleine forme et très excitée à l'idée de partager mon bonheur avec ceux avec qui je passais la majeure partie de mon temps.

Bien qu'ayant les horaires libres, je m'étais habituée à arriver au plus tôt, car j'appréciais le calme qui régnait encore dans les locaux, avant que de multiples conversations s'entrecroisent jusqu'à former un brouhaha incessant dans l'open space où je travaillais.

Au fur et à mesure des bureaux que je traversais, je saluais presque machinalement chaque personne déjà installée à son poste de travail, sans parfois même connaître ni leur prénom, ni leur fonction.

Une sorte de politesse automatique, mais largement appréciée dans cette grande entreprise où le tutoiement était de rigueur.

— Eh salut Marie, m'avait lancé Vicky, tu rayannes aujourd'hui !

— Salut Vicky, lui avais-je répondu avec un air gêné.

Je ne pouvais rien lui dire avant d'avoir discuté avec ma responsable.

— Mais qu'est-ce qui te met de bonne humeur comme ça ?

Elle a dû être concierge dans une autre vie, c'est bien ma veine.

— Rien de spécial, j'ai hyper bien dormi c'est tout.

— Allez, lâche le morceau ! C'est quoi le scoop ? Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Désolée, je dois aller voir Carole, on a une réunion importante à préparer. Je repasse plus tard, promis.

J'avais continué à lui sourire tout en m'éloignant d'elle.

Arrivée à mon bureau, j'avais allumé avec hâte mon ordinateur pour me connecter à *Eye*, la messagerie instantanée interne à l'entreprise, qui nous permettait de voir le statut de chaque employé.

Seule dans cet espace de travail, je m'étais permis quelques pas de danse pour mettre mon corps en mouvement et évacuer une petite dose de stress.

De façon aussi ridicule qu'irréfléchie, j'avais alors commencé une macarena. Mais au troisième changement de direction, je me rendis compte que Stan, le nouveau stagiaire, était là, médusé par ce qu'il voyait. Il était en visioconférence avec un autre site situé en Asie et, son casque accroché aux oreilles, il ne pouvait pas bouger, il devait attendre que le spectacle se termine.

Je l'avais oublié celui-là.

— Mais pourquoi ont-ils ajouté ce bureau ici ? avais-je pesté haut et fort.

Je m'étais sentie tellement ridicule que j'étais restée figée quelques secondes à le regarder avant de regagner mon bureau.

J'avais à nouveau scruté l'écran de mon ordinateur dans l'espoir de voir le statut de Carole *connecté*. En observant sa photo, je lui avais dit qu'elle semblait aussi peu aimable qu'en vrai ! De toute façon elle se fichait bien de l'être, elle était carriériste et ne s'en cachait pas. Elle était issue d'une famille modeste du nord de la France et avait dû se battre pour gravir les échelons. Elle était prête à tout pour y arriver quitte à ne pas être appréciée par son équipe, seule la reconnaissance de ses supérieurs avait de la valeur à ses yeux et ce qu'elle aimait avant tout, c'était le pouvoir.

Stan avait terminé sa visioconférence et je ne m'étais pas rendu compte qu'il se dirigeait tout droit vers mon bureau.

— Salut Marie, tu es hyper bizarre ce matin, s'était-il aventuré à me dire.

— Tu pourrais prévenir la prochaine fois, tu m'as fichu une de ces trouilles ! lui avais-je hurlé dessus après avoir sursauté.

— Non, mais t'es sérieuse ? Tu sembles être possédée ce matin, tu dances la macarena au bureau, tu parles à ton écran d'ordinateur et c'est moi qui ai mal fait ?

Même si ma mauvaise foi me poussait à lui dire qu'il exagérait, j'avais consenti à lui dire qu'il avait raison :

— Je suis désolée, je ne contrôle plus rien aujourd'hui, une fanfare émotionnelle rythme chacun de mes gestes. Je t'expliquerai, je dois parler à Carole avant.

Stan paraissait ne rien comprendre à ce que je venais de lui dire et, sans attendre mes explications, il avait quitté le bureau en hochant la tête.

Le bureau commençait à se remplir, et chacun gagnait son poste sans vraiment s'être rendu compte de ce qui venait de se passer. J'évitais les regards pour ne pas entamer de discussions et ne pas avoir à mentir à mes collègues et quand, enfin, Carole s'était connectée, je lui avais immédiatement envoyé une demande de séance urgente.

Par chance, elle avait quinze minutes à m'accorder. C'était largement suffisant, ce n'était, de toute façon, pas avec elle que j'avais envie de partager ma joie. Je devais l'avertir en primeur, afin de respecter ce que le règlement interne recommandait vivement, c'était tout.

*

J'avais quitté le bureau avec hâte, un dossier sous le bras pour me donner une contenance et justifier le fait de ne pas avoir le temps de m'arrêter discuter, comme je le faisais habituellement. J'avais monté les marches deux par deux, et en moins de trois minutes, j'étais arrivée devant son bureau.

J'avais toqué énergétiquement à la porte du bureau même si elle était entrouverte. L'accueil avait été aussi froid que d'habitude :

— Salut Carole comment vas-tu ?

— Salut Marie, qu'as-tu de si urgent à me dire ?

Oui je vais très bien merci de t'en inquiéter !

Elle était impatiente et mal à l'aise, je le voyais, car pour une fois, ce n'était pas elle qui contrôlait la situation. J'aurais aimé faire durer ce plaisir, mais ce n'était pas ce qui m'importait à ce moment précis.

— John et moi avons été attribués vendredi après-midi, lui dis-je avec un large sourire.

— Attribués ???

— Dans le cadre de notre procédure d'adoption, cela veut dire qu'un enfant nous attend. Administrativement, nous sommes parents !

— Toutes mes félicitations !

Un brin d'humanité avait semblé naître sur son visage, j'avais cru rêver. Mais cela avait été de courte durée.

— Et comment ça se passe maintenant ?

— Tu te souviens, je t'avais expliqué que la procédure est stricte et le délai est très court à partir du moment où on est attribués. Si tous les documents et les dernières démarches administratives sont validés, nous partirons dans quatre semaines rencontrer notre enfant. Tu te rends compte, après toute cette attente où rien ne se passe, d'un coup tout va vite !

Elle avait consulté son calendrier de bureau personnalisé avec la photo de sa fille avant d'ajouter :

— Oui je me rends bien compte et ça tombe très mal puisque ce sera presque le début des vacances d'été !

J'avais été profondément choquée et estomaquée par ce que je venais d'entendre. Son *ça tombe mal* avait résonné longuement dans ma tête.

J'étais là, face à elle, et je me demandais comment elle pouvait penser ça ? Comment elle pouvait oser me dire ça ?

Je l'avais alors fixée d'un regard noir, et avec un aplomb que je ne me connaissais pas, je lui avais dit :

— Pour moi ça tombe très bien, ça fait quatre grossesses que j'attends. Le moment idéal c'était tous les jours depuis des mois, des années ! Sache que je ne laisserai personne gâcher mon bonheur !

J'avais quitté son bureau en claquant la porte.

Au fond de moi, je savais qu'elle venait de faire retentir le clap de fin de notre collaboration...

*

J'étais redescendue dans l'open space encore toute secouée. Tous mes collègues étaient arrivés, je leur avais alors demandé d'approcher en leur disant que j'avais une bonne nouvelle à leur annoncer.

Je savais très bien que cela allait se passer différemment avec eux, j'étais sûre qu'ils allaient partager ma joie. Mais les réactions avaient été finalement aussi diverses qu'imprévues.

Sacha s'était mis à sauter en l'air comme un adolescent qui vient de recevoir sa dernière console de jeux, Lisa avait souri discrètement ne semblant pas comprendre ce qui se jouait pour moi, probablement à cause de son jeune âge, Jean-Phi m'avait serrée dans ses bras à la façon d'un lutteur suisse et Frédérique s'était mise à pleurer comme une enfant.

Rose, quant à elle, était restée silencieuse. Ce qui ne lui ressemblait pas. Elle faisait partie de ces personnes solaires et apaisantes, qui avaient toujours un petit mot pour faire du bien ou pour faire rire. Avec son visage d'enfant malgré sa trentaine bien avancée, elle était aussi douce que les tenues qu'elle portait, sans doute pour ne pas attirer les regards, elle n'aimait pas ça. Rose aimait écouter les autres et savait parfaitement bien les reconforter et les rassurer.

Quand elle avait regagné son bureau, j'étais allée lui proposer de m'accompagner à la cafétéria pour prendre une petite pause avec moi. Elle avait hoché la tête en guise d'acceptation.

*

Nous avons traversé, en silence, les longs corridors dénués de toute chaleur humaine et de décoration. Je sentais que Rose était émue, mais je n'arrivais à savoir ce qu'elle ressentait.

Je m'étais approchée de la machine à café et avais sélectionné, de façon automatique, un double expresso pour elle, un simple pour moi.

Pendant que les cafés coulaient, je l'avais observée. Elle avait choisi une table en retrait, visiblement, elle ne souhaitait pas être dérangée.

Après quelques minutes, je l'avais rejointe et je m'étais installée de façon que chacune puisse jouir de la vue magnifique que les immenses baies vitrées nous offraient. Celle du jardin qui dominait le lac et les montagnes. Nous étions donc assises, l'une à côté de l'autre, juste un peu de biais pour créer une connexion entre nous et pouvoir nous regarder.

J'avais déposé le plateau que j'avais failli renverser, bouleversée par son visage si fermé, et d'habitude si radieux.

— Tu sais Marie, je suis heureuse pour toi, m'avait-elle dit d'une voix tout émue.

— Oh merci Rose, j'en suis sûre.

— Mais c'est difficile pour moi.

Elle avait alors commencé un long récit. Celui d'une douloureuse partie de sa vie dont j'ignorais tout.

Je m'étais vite rendu compte que depuis toutes ces années passées ensemble je la connaissais si peu et cela m'avait troublée. Je continuais à l'écouter avec attention.